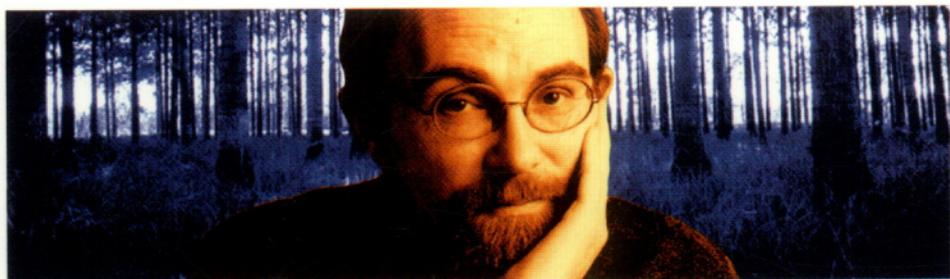


GÉRARD MACÉ

Bois dormant
et autres poèmes en prose

Postface de Jean Roudaut



nrf

Poésie / Gallimard

GÉRARD MACÉ

Bois dormant

et autres poèmes en prose

Postface de Jean Roudaut

nrf

GALLIMARD

Couverture : D'après photos droits réservés et Jacques Sassier © Gallimard

© Éditions Gallimard,
1974, pour *Le jardin des langues*,
1977, pour *Les balcons de Babel*,
1983, pour *Bois dormant*,
1993, pour les extraits de *La mémoire aime chasser dans le noir*,
2002, pour les textes inédits et pour la postface.
© *Le temps qu'il fait*,
1998, pour *Le singe et le miroir*.

Le jardin des langues

Pour Annemoureuse, et pour quelques amis, ce livre qui s'est écrit selon leur lecture... Écriture de la main gauche (la main italique) quand je croyais parler seul...

« Dis-moi donc quelle est la production du Zèbre antique. — Il est fait du pur destin anatomique. C'est un joli cheval zébré, et qui ressent parfois sa femelle, sans qu'ils soient rapprochés l'un de l'autre. Mais en réalité cet animal est constitué de manière à ressentir ce qui se passe au loin dans les régions polaires. Il s'habitue mal aux scènes scandaleuses des Terriens. Il nous rend à tous de très grands services. Ainsi, quand il pleut, il ne jouit pas des mêmes facultés. Il s'enterre, dans la terre, et pleure souvent, car il se ressent de sa femelle qui l'appelle au loin. Ils communiquent ensemble et nous transmettent des messages importants... »

JEANNE TRIPIER LA PLANÉTAIRE

I

Propriétaire d'enjambées de sept lieues et davantage je traverse vitesse multipliée les carcans de vos têtes les régions pluvieuses de vos conversations où les empreintes lisibles sont des coquilles émiettées à contenance de sable (la terre n'est qu'une feuille morte longuement mouillée de pourriture disent les uns les autres sont bâillonnés le ciel est cet envers ordurier de la terre ou réservoir d'injures ou pelure d'orange séchée sur un grand lit à baldaquin où roulent des coquetiers à la renverse dont la tête en bas déverse un ancien savoir

Mémoire sera tatouée par les averses trémières d'un lieu vierge et noir où s'enfoncent les sabots d'animaux diluviens la robe transie par les caresses d'un clitoris (retours des banquises de la jouissance vous n'êtes plus clandestins grâce aux oiseaux se levant l'hiver passe dans votre traîne oiseaux de régions périmées qui vous cachaient sous le nom de baisemains

*Phrases mal tournées de l'horloge parlante elles sont
comme l'eau du café au passage retenant un goût de
sable amer pourtant filtré de la bouche aux reins dans
lesquels circulent des rames de voyageurs tous en leurs
mains brandissant une pelle non de l'âge du fer mais
de l'âge mental celle de nos huit ans à perpétuité (la
raison perdue de vivre entre taupe et lézard court sous
ma peau plus vite que le sang*

*On bat mes habits sur la pierre devant la cave la
froide embouchure où se vident les éponges (bouche
fouettée par les lilas couperose du ciel mange le cancer
du sens le panier noir renversé vidant son sable délivre
le pâle inceste des mots le couple en moi de la muette
et l'effraie car je prévois le soubresaut de la bête (le fer
sera battu rouges les oiseaux la femme traversée cou-
chera dans la mémoire des savanes et moi roulé vif
l'œil à ciel ouvert dans les chambres sanglantes*

*Œil natal retourné ouvre les prairies sur le livre noir
et mange les caillots flambés du cœur ciel tabac refroidi
chauffé à blanc les poumons au pied des murs de la
mémoire et rouge le chiendent (fracture l'os et le sang
s'ouvrira serruriers du soir videz-vous de la peur de la
nuit vomie violette laissez-nous sur les prairies de
poivre le cœur l'ogre rouge rassasié de la chair les feux
éteints de l'orgie*

*Quand l'œil aura tout vu mon corps sera creux
comme l'arbre du délire où loge le hibou à faire peur
je coucherai dans une horloge à la dérive à la fin fen-
due par une pierre pour couler sans fond dans le troi-
sième décan de décembre (plombée par le sommeil la
chute le long de l'œsophage mène aux poubelles de
la mémoire en pourriture sous la langue morte elle-
même prise dans la rotative affolée du sens salivant
pour rien le poème papier mâché le papier des forêts
permises où les ossements montraient la route (où
maintenant réduits en poudre ils lavent les cerveaux
pour de nouvelles morts à six pieds sous terre sous une
montagne de songes ceux de l'or*

*les produits du
sens nouveau comme vanille et cumin dans du vieux
miel et la mort qui sodomise l'anus des nuits le ciel
un perpétuel taureau d'étoiles (leurs couilles les pen-
dules roses et sales dont la corne brûle entre véronique
et châtiment l'anthrope l'aine offerte à déchirer le
sens*

*Déjà l'ouïe outrée du violon enfanté de la viole crève
nos tympanes hantés d'une chanson jadis jouée sur vir-
ginal et d'avant l'écriture la vie à vif on dirait un fruit
mûr tombé de l'arbre clair de l'urine mais maintenant
nu et nègre je veux arracher la langue de l'arrière-
gorge et la manger crue loin des cuisines (je meurs
dans une colonie toucouleur à sa vue les vigies de la
parole ne pourront jamais crier « sens » elles viendront
seulement ramasser l'orange pelée de ma tête en inven-
tant la profession de croque mort*

II

*D'un œuf le même jour quatre mille au ventre noir de
la fin mangeuse dans la nuit du miel mental Méloé
me dévore jusqu'au membre gelé dans le ventre gros
de la mort cachée au commencement dans les poils de
ma mère sous mille métaphores de l'amour couvant
des œufs noirs Méloé des alvéoles vidés de la moelle
rivale de l'abeille mortelle et des insectes du sang elle
est reine et veuve la femme blanche de la ruche du
cœur*

*Outre la robe l'œil retourné du mort qui mangeait
dans mes régions natales maudite mémoire d'un repas
chez les porcs à la lumière noire de minuit les larmes
avalées par la femme vue en voyage au fond des dor-
meuses (calèches vers l'aube attablée pour le festin
d'épluchures et sous l'œil mort de l'œdipe la femelle
sommambule vos fêtes c'étaient mes tortures tournantes
(ciel l'égout de guêpes le corps laissé dans l'autre et sur
la bouche l'essaim de nuages suppliciés vos cris dans les
caves sont le bruit des songes creux au tamis noir de
l'or fin*

Dans les forêts permises d'un seul hémisphère le cri du coq autrement nommé cauchemar des lions c'est le lieu de parole où le cœur est reconnu coq flambé dans les champs de tabac cendre mâchée la folie la fougère crânienne consumée c'est la voûte éclairée noire d'un porche ici là c'est la bouche où se verse à crédit le prix de la peur et même le corps roué dans les chambres de joie c'est dire la proie des charniers où le cœur mange les mots sur une table de vent (je n'aurai ni cave ni tombeau mais un phalanstère d'araignées

*Langue rose à lever lourdes calendes où dort un quidam
sous une pierre écrite pour ainsi dire tombale rouge à
l'intérieur où grouille une vermine pendant que violet
dans sa nuit l'épi du maïs dort ouvert moi la bougie
du sommeil éteint la langue retournée au ventre pour
dormir à la fin entre les reins langue morte couchée là
sur cailloux bleus de toute sa vie longue où boit le
futur qui meurt aux éclats car mort c'est illettré et nu
dans la maison de cent mille vers où ne parle plus le
chiendent mais regarde l'œil noir de la suie*